Document generated on 04/16/2024 8:16 p.m.

Voix et Images

# À l'ombre du texte

André Lamontagne

Volume 22, Number 2 (65), Winter 1997

Henri-Raymond Casgrain

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201312ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201312ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lamontagne, A. (1997). À l'ombre du texte. *Voix et Images*, *22*(2), 405–410. https://doi.org/10.7202/201312ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Revue des revues

# À l'ombre du texte

André Lamontagne, Université de Colombie-Britannique

Il y a une vingtaine d'années, une vaste enquête d'opinion menée en France désignait les Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes et Michel Foucault non seulement comme les références incontournables de l'époque contemporaine, mais aussi, rétrospectivement, comme les grandes figures intellectuelles du XX^e siècle. Exit les romanciers ou omnipraticiens tels Albert Camus, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, qui tenaient autrefois le haut du pavé: le sondage consacrait le triomphe de l'essai. Cette vérité doxologique faisait écho à l'importance croissante de la théorie et de la critique dans le domaine des études littéraires et anticipait ce renversement que nous connaissons aujourd'hui, par lequel le commentaire semble parfois se substituer à son objet:

> Émancipée de toute fonction ancillaire au profit de la connaissance d'une réalité quelconque, [la théorie littéraire] n'a plus d'autre référence ni d'autre préoccupation que sa propre finalité, elle ne s'adresse plus qu'à elle-même et ne s'applique efficacement qu'à compléter le procès de son autonomisation[1].

Ce constat, que Réjean Beaudoin établit dans un numéro de *Liberté* intitulé «Littérature et théorie», reflète le malaise que suscite l'émancipation du métatexte. Il témoigne également de la place prépondérante qu'occupe cette problématique au sein des revues savantes: réflexion qui peut prendre des formes diverses (sémiotique du genre, analyse institutionnelle, étude des changements de paradigmes ou des lois qui régissent les formations discursives), mais qui se ramène essentiellement à la question posée par Brian Fitch: «Quelle sorte de texte produit-on en parlant de la littérature et quel rapport le texte en question entretient-il avec le(s) texte(s) littéraire(s) dont il parle[2]?»

Un élément de réponse pourrait se trouver dans «L'imaginaire de la théorie», thème fédérateur autour duquel Anne-Marie Picard rassemble un imposant dossier dans la revue *Texte*:

> De ces deux modes de représentations et d'identifications que sont l'imaginaire et le symbolique (tels que divisés par Lacan), qu'est-ce qui est lisible dans les mises en scène, les métaphorisations, les objectifications des théories littéraires? Qu'est-ce que la pensée théorique dit en fin de compte de l'aliénation du sujet humain à l'image et au langage? Comment poser la différence dans le choix des objets et des positionnements accomplis par les sujets théoriciens[3]?

Cette perspective psychanalytique n'est qu'une des avenues explorées dans ce numéro à vocation multidisciplinaire qui ont en commun de «s'articuler aux travaux en cours

sur la lecture et son sujet, sur la métatextualité et son objet» (p. vi). La diversité méthodologique de l'ensemble (sémiotique, philosophie, psychologie, neuropsychologie, psychanalyse) nous conduit, au sens propre, de la table de travail à la clinique.

En ce qui a trait au domaine québécois, Simon Harel s'interroge sur le sens de «La fidélité psychanalytique» à partir de l'exemple de Julien Bigras, souvent accusé d'avoir rompu le secret de la cure dans des récits tel *Ma vie, ma folie.* Cette étude stimulante se garde de prononcer un jugement éthique pour plutôt montrer comment l'œuvre de Bigras donne à réfléchir à l'amnésie qui caractérise l'acte de penser au discours du patient. La fidélité psychanalytique serait donc paradoxalement dans la «folie pure [de] cette narration qui oublie son statut de discours rapporté pour s'introduire au cœur de l'inconscient et le sanctifier tel un tribut au destin pulsionnel[4]». Cela n'est pas sans évoquer la *sauvagerie* de l'activité théorique dont parlait Freud, et qui permet à Paul-Laurent Assoun d'établir une distinction entre la *pensée* qu'est l'inconscient et la *pensée de l'inconscient*[5]. Une semblable complémentarité se dégage des deux formes d'imaginaire de la théorie que Marc-Léopold Lévy emprunte à la théorie sexuelle infantile: l'imaginaire du savoir, qui est celui de l'universitaire et qui porte sur la question du comment, et l'imaginaire de la connaissance, qui est celui de l'initié et qui porte sur la réponse au pourquoi[6]. Ce faisceau de questionnements sur les liens entre l'analyste et son objet s'enrichit du témoignage de deux praticiens en psychiatrie et en neuropsychologie qui déplorent le recours obligé à la dernière théorie en vogue, processus au cours duquel le sujet réel devient le sujet épistémique[7].

Sur le front épistémologique, Calin-Andrei Mihailescu fait un nécessaire retour sur les trois significations historiques du mot *théorie*: comme témoignage des pratiques rituelles et oraculaires, comme contemplation et comme explication de la connaissance[8]. Gilles Thérien privilégie la première acception dans un article qui, au terme d'un examen rigoureux des notions de *théorie* et d'*imaginaire*, entend définir une sémiologie qui serait un processus de sémiotisation de l'affectif et du symbolique. Dans cette perspective, le lecteur se retrouve dans la même position que le *theôros* qui doit se faire le messager des signes d'autrui: «Il a devant lui un texte qui est une memoria virtuelle qu'il doit lui-même construire et féconder de son imagination[9].»

Nicole Fortin, de son côté, regroupe des chercheurs autour de la notion de paradigme dans un récent numéro de *Tangence*. L'on sait la bonne fortune que ce concept doit à la diffusion des travaux scientifiques de Thomas Kuhn, lequel reconnaît ironiquement l'antériorité de la réflexion qui s'est articulée dans d'autres champs: «Les historiens de la littérature, de la musique, de l'art, du développement politique et de beaucoup d'autres activités humaines ont depuis longtemps décrit leur domaine d'étude de la même manière[10].» Force est de constater, à la lecture de ce dossier, que l'analyse paradigmatique débouche sur des perspectives éclairantes.

Nicole Fortin ouvre le débat avec une magistrale étude du cas québécois. Une première hypothèse définit la posture discursive de la postmodernité non pas comme l'expression d'un paradigme inédit, mais plutôt comme un « lieu de mise en jeu de la condition paradigmatique [11] ». L'auteure postule ensuite que la critique québécoise se rapproche davantage de l'inscription subjective que de la distanciation objectivante, instruisant ainsi un discours de l'ambiguïté identitaire. Trois autres articles s'intéressent aux pratiques critiques québécoises : Bernard Andrès repère de façon convaincante l'émergence d'un paradigme trop rapidement associé au XX^e siècle dans les années qui suivent la Conquête de 1760, événement qui expose le sujet canadien à des rapports d'altérité ainsi qu'à des transferts interculturels ; Max Roy, dans le cadre de son intéressant projet d'une histoire de la lecture littéraire, met en lumière les modalités argumentatives et vecteurs axiologiques de la réception d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, tandis que Anne-Marie Clément, Robert Dion et Frances Fortier procèdent à une analyse métacritique de *L'Écologie du réel* de Pierre Nepveu, démontrant comment la position énonciative de l'auteur peut atteindre à l'intersubjectivité et à l'interdiscursivité [12].

Le numéro accueille également plusieurs contributions théoriques d'importance : sur la base d'un corpus comparatiste, Wladimir Krysinski relativise la postérité du dialogisme bakhtinien, paradigme qui ne recouvre pas « la prédominance de l'auteur-constructeur et du narrateur subjectif [13] » sur la scène discursive de cette fin de siècle ; Hans-Jürgen Lüsebrink pose les « Jalons pour une critique littéraire interculturelle » en examinant les paradigmes corrélatifs à la perception de l'Autre ; enfin, Louise Dupré dresse un bilan nuancé de la critique-femme, dont l'apport fondamental consisterait, au-delà de la généricité, en une logique de l'aporie qui revendique la nature spécifiquement littéraire de la critique. En clôture de numéro, Michel Pierssens propose un état des choses des deux côtés de l'Atlantique et prône, au lendemain de la faillite des idéologies théoriques, un retour prudent, lucide à l'empirisme et à l'histoire sans historicisme.

L'avènement de l'*épistémè* postmoderne signifie-t-il donc la fin du commentaire ? Comment penser l'éducation s'« il n'existe plus de théorie totalisante mais des normes déterminées par des jugements de valeur dépendant toujours d'un contexte précis [14] » ? C'est là la crainte qu'exprime Michiko Frachet, dans un numéro de *Possibles* joliment intitulé « Éduquer quand même », en s'interrogeant sur les conséquences de la rectitude politique. L'appréhension est légitime, encore que mettre au passif des discours postmodernes la perte de la distance critique m'est toujours apparu comme une opération comptable un peu rapide, même si cette corrélation est monnaie courante. Je préfère lire dans notre méfiance à l'égard des savoirs canoniques l'émergence de nouvelles formes métatextuelles. J'en prends pour exemple le poème critique sur Sylvain Garneau que signe son frère Michel dans la revue *Ellipse* :

> I have never before accepted
> to write about Sylvain
> knowing it was useless :
> I would write about myself [15].

Que l'on me pardonne le cliché : la poésie permet ici de dire l'indicible. « La représentation de l'irreprésentable » passerait par une semblable hybridité des genres dans *Neige noire*, selon Julie LeBlanc, qui analyse avec finesse l'image cinématographique dans ce roman de Hubert Aquin. Sans inscrire explicitement la problématique dans un contexte postmoderne, l'article illustre comment la mise en scène du commentaire théorique pose la question du *modus de véridiction* dans la fiction et des rapports qu'entretiennent iconicité et narrativité dans cette expansion de l'espace littéraire [16].

Dans le cadre transnational où s'articule le postmoderne, la traduction pourrait s'avérer une forme de commentaire apte à préserver les altérités, du moins la traduction telle que la conçoivent Homi Bhabba et Gayatri Spivak, dont Sherry Simon résume ainsi la visée : « L'espace interstitiel de la traduction acquiert ainsi une importance proprement fondatrice : il porte la responsabilité de dire le sens de la culture, sens qui s'établira comme non-coïncidence, disjonction et distance [17]. » L'article de Simon, paru dans *Études françaises*, s'étonne à juste titre du peu d'échos que suscite le retour déguisé du colonialisme culturel sous la forme des *Culture Studies* anglo-américaines qui, « s'enrichissant d'objets d'études de toutes origines, abolissant les frontières nationales [...] reconduisent l'autorité de l'anglais comme langue unique de traduction » (p. 45).

Parmi d'autres mutations du commentaire, on ne peut négliger la propagation des schémas connexionistes, à laquelle nous invite à réfléchir la revue *Horizons philosophiques*. Le dossier est intéressant et varié : parviendra-t-il à convaincre que « La philosophie sur Internet » entraînera la disparition du « livre avec sa mentalité de système et son sujet autoritaire qui pense pour les lecteurs [18] » ?

On me permettra d'intégrer à ce thème du métatexte l'état présent de la culture que propose *Spirale* pour souligner la parution de son 150e numéro, plusieurs collaborateurs procédant à une biopsie de la pensée qui s'écrit au Québec. À l'encontre d'articles qui déplorent « La mort des désobéisseurs » (Normand de Bellefeuille) ou le triomphe du relativisme (Jean-François Chassay) tout en les associant à l'esprit du temps, Laurent-Michel Vacher et Régine Robin expliquent l'indigence du texte critique par le règne sans partage du nationalisme. Il y aurait certes lieu de mettre en lumière certaines ambiguïtés de cette idéologie, mais faut-il pour autant lui attribuer tous les maux ? Brandir le spectre du totalitarisme ou crier à l'ostracisme pour faire progresser ses idées ? La position de Pierre Nepveu apparaît plus nuancée : « [...] critiquer les " idéologies du ressentiment ", sans se laisser avaler par le discours antagoniste, souvent d'une ignorance abyssale de la culture québécoise, ou alors obnubilé par un libéralisme abstrait, et qui monte en épingle le moindre indice pour clamer que la démocratie se meurt au Québec [19]. »

## Horizons élargis

L'essor prodigieux que connaît la littérature de jeunesse au Québec ces dernières années se mesure au nombre et à la qualité des titres publiés, mais sans doute moins à son discours d'escorte qui, nonobs-

tant quelques monographies récentes, demeure somme toute embryonnaire. Dans sa livraison d'automne 1996, *Québec français* pose un jalon en s'interrogeant sur « Les valeurs dans la littérature de jeunesse », question d'autant plus intéressante qu'elle est souvent occultée par les agents du champ. Selon Manon Poulin, la production d'avant 1950 s'avère « Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes ». À cette prégnance du collectif succède une phase d'individualisation tout aussi excessive dans laquelle Françoise Lepage lit « de nouveaux mutismes et de nouveaux enfermements[20] ». Pour sa part, Edith Madore se penche sur « Les années 1980-1990 », période de libération axiologique qui n'est pas sans ambiguïtés. Le point de vue de cinq éditeurs pour la jeunesse vient complexifier le débat, oscillant entre la dénonciation de la rectitude politique et le déni de la composante didactique. L'étude de Daniel Chouinard sur les « Orientations et valeurs de la recherche universitaire » apporte un complément métacritique au dossier.

Pour demeurer en marge de la littérature officielle, je mentionne l'excellent numéro (n° 48, 1996) que *Présence francophone* consacre à la chanson. Alors que Benoît LeBlanc et François Chenot dressent respectivement le bilan des productions louisianaise et wallonne, d'autres articles abordent la chanson de la francophonie sous un angle plus précis : Maurice Lamothe propose une analyse institutionnelle du parcours de Calixte Duguay, professeur de littérature en Acadie et chansonnier qui fait carrière au Québec ; Roger Chamberland signe une étude très fouillée sur un « mauvais genre » très populaire au Québec : la musique western ; Robert Giroux réfléchit sur le statut incertain de l'écrivain-parolier à travers les relations qu'entretiennent littérature et chanson ; Jean-Claude Klein cherche à éprouver la solidité du consensus identitaire qui associe depuis toujours France et chanson. Enfin, Jean-Louis Dufays et Alain Maingain élaborent une didactique de la chanson en classe de français[21].

---

1. Réjean Beaudoin, « Pratiques signifiantes de l'insignifiance », *Liberté*, n° 220, août 1995, p. 58.
2. « Le métatexte du commentaire critique : son fonctionnement, son statut, sa réception », *Texte*, n^os^ 15/16, 1994, p. 137. Je ne peux m'attarder ici sur ce numéro de *Texte*, paru il y a plus de deux ans, qui s'intéresse aux rapports entre texte, métatexte et métalangage. On retiendra cependant, outre l'intéressante sémiotique du commentaire qu'élabore Fitch, l'herméneutique philosophique que pratique Marie Cusson sur *Le Désert mauve* de Nicole Brossard.
3. « Prologue », *Texte*, n^os^ 17/18, 1995, p. v.
4. « La fidélité psychanalytique », *ibid.*, p. 156. Puis-je profiter de cette chronique pour faire un aveu, décrire l'effet de cette parole sans frontières ? Quelques mois avant sa mort, Julien Bigras m'avait accordé une entrevue au cours de laquelle le journaliste étudiant que j'étais, désarçonné par tout ce que le psychanalyste rapportait sur lui-même et sur Jacques Ferron, avait prématurément — et discrètement — interrompu la marche du magnétophone.
5. « L'imaginaire métapsychologique. Théorie et fantasme chez Freud », *ibid.*, p. 217-232. Dans ce même numéro, Anne-Élaine Cliche s'intéresse aussi à l'apport du fantasme chez Freud, plus précisément dans l'écriture de L'Homme Moïse (« Écrire, faute de Dieu », *ibid.*, p. 107-129).
6. « La cigogne et le kabbaliste. Ou du comment et du pourquoi ? », *ibid.*, p. 233-242.
7. Claire Meljac et Gérard Deloche, « Faut-il imiter Ptolémée ? Le psychologue et ses modèles imaginaires », *ibid.*, p. 269-280.
8. « Mênème - L'érosion de la théorie », *ibid.*, p. 79- 89.

9. «Le theôros et l'image», *ibid.*, p. 190.
10. *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, coll. «Champs», 1983, p. 282.
11. «La condition paradigmatique de la critique : le cas québécois», *Tangence*, nº 51, mai 1996, p. 9.
12. Josias Semujanga partage les mêmes préoccupations dans l'analyse qu'il fait de la «Rhétorique de la critique littéraire africaine», *ibid.*, p. 81-97.
13. «Au-delà du dialogisme», *ibid.*, p. 101.
14. «L'alouette au miroir : l'utopie du political correctness», *Possibles*, vol. XX, nº 2, printemps 1996, p. 38. On consultera également avec profit, dans le même numéro, le «Voyage au cœur de la rectitude», *ibid.*, p. 56-71, auquel nous convie Marie-France Proulx.
15. Traduction :
«Je n'avais jamais accepté
d'écrire sur Sylvain
sachant que cela serait inutile
que je parlerais de moi.»
«Sylvain», *Ellipse*, nº 55, 1996, p. 12.
16. «La représentation de l'irreprésentable. L'image cinématographique dans *Neige noire* de Hubert Aquin», *Études littéraires*, vol. XXVIII, nº 3, hiver 1996, p. 67-75. Cet article s'inscrit dans un numéro consacré à l'écriture moderne de la vision.
17. «La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabba et Gayatri Spivak», *Études françaises*, vol. XXXI, nº 3, hiver 1995-96, p. 50.
18. Claude Gagnon et Josette Lanteigne, «Liminaire», *Horizons philosophiques*, vol. VI, nº 2, printemps 1996, p. 1.
19. «Éloge de la modération», *Spirale*, nº 150, septembre-octobre 1996, p. 7.
20. Françoise Lepage, «La littérature québécoise pour la jeunesse, d'hier à aujourd'hui», *Québec français*, nº 103, automne 1996, p. 68.
21. Par la même occasion, je signale l'intérêt de la chronique «L'observatoire de l'édition» qui, dans le présent numéro et sous la signature de Marc-André Goulet, commente la transformation de la revue *Les Herbes rouges* en maison d'édition.